

FICHE 2 – GRAFFITI

On présente, ci-dessous, des exemples de textes pouvant servir à l'exercice d'exploration intitulé **Graffiti**.

DONE ELVIRE :

Ne soyez point surpris, Don Juan, de me voir à cette heure et dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette visite, et ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point ici pleine de ce courroux que j'ai tantôt fait éclater, et vous me voyez bien changée de ce que j'étais ce matin. Ce n'est plus cette Done Elvire qui faisait des vœux contre vous, et dont l'âme irritée ne jetait que menaces et ne respirait que vengeance. Le Ciel a banni de mon âme toutes ces indignes ardeurs que je sentais pour vous, tous ces transports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportements d'un amour terrestre et grossier; et il n'a laissé dans mon cœur pour vous qu'une flamme épurée de tout le commerce des sens, une tendresse toute sainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour soi, et ne se met en peine que de votre intérêt. »

Molière, *Don Juan*, Acte IV, sc. vi.

ARMANDE :

Mon Dieu, que votre esprit est d'un étage bas!
Que vous jouez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer aux choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchants
Qu'un idole d'époux et des marmots d'enfants!
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusements de ces sortes d'affaires;
À de plus hauts objets élevez vos désirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs,
Et traitant de mépris les sens et la matière,
À l'esprit comme nous donnez-vous toute entière.
Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,
Que du nom de savante on honore en tous lieux :
Tâchez ainsi que moi de vous montrer sa fille,
Aspirez aux clartés qui sont dans la famille,
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs;
Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,
Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain (...)

Molière, *Les femmes savantes*, Acte IV, sc. vi.

TITUS :

Je connais Bérénice, et ne sais que trop bien
 Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.
 Je l'aimai ; je lui plus. Depuis cette journée
 (Dois-je dire funeste, hélas ! ou fortunée ?),
 Sans avoir, en aimant, d'objet que son amour,
 Étrangère dans Rome, inconnue à la cour,
 Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre
 Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre.
 Encor, si quelquefois un peu moins assidu
 Je passe le moment où je suis attendu,
 Je la revois bientôt de pleurs toute trempée :
 Ma main à les sécher est longtemps occupée.
 Enfin tout ce qu'amour a de nœuds plus puissants,
 Doux reproches, transports sans cesse renaissants,
 Soins de plaire sans art, crainte toujours nouvelle,
 Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
 Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
 Et crois toujours la voir pour la première fois.
 Racine, *Bérénice*, Acte II, sc. 1.

LÉONITINE :

Le secret n'en est su ni de lui, ni de lui;
 Tu n'en sauras non plus les véritables causes :
 Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses.
 L'un des deux est ton fils, l'autre ton empereur.
 Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
 Je te veux toujours voir, quoi que ta rage fasse,
 Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
 Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
 Sans être tyran, ni père qu'à demi.
 Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
 Mon âme jouira de ton inquiétude;
 Je rirai de ta peine; ou, si tu m'en punis,
 Tu perdras avec moi le secret de ton fils.
 Corneille, *Héraclius*, Acte IV, sc. v.